

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

AP21

NS

c.3

202

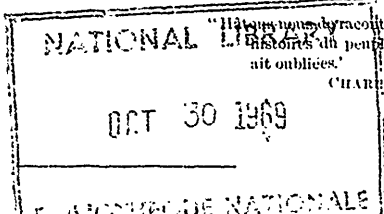
Acc. 1174
7

NOUVELLES 805.

871.4

SOIRÉES CANADIENNES

RECUEIL DE LITTÉRATURE NATIONALE



PARAIT LE 25 DE CHAQUE MOIS

SEPTEMBRE

6eme volume, 9eme livraison

MONTREAL

IMPRIMERIE GENERALE, 45 PLACE JACQUES-CARTIER

1887

NOUVELLES SOIRÉES CANADIENNES

SOMMAIRE

| | | | |
|----|--------------------------|-------|------------------|
| 1o | Au bord de la mer | - - - | LOUIS H. TACHÉ |
| 2o | Les chansons de France | - - - | A. H. TASCHEREAU |
| 3o | L'Art (Sonnet) | - - - | CHS. FUSTER |
| 4o | Les colons de St-Cyriac | - - - | ARTHUR BUIES |
| 5o | Antoinette de Mirecourt. | - | MADAME LEPROHON |

NOUVELLES SOIRÉES CANADIENNES

| | | |
|------------------------------|-----------|--------|
| Abonnement, payable d'avance | - - - - - | \$2.00 |
| “ payable dans l'année | - - - - - | 2:50 |

DIRECTEUR :

M. LOUIS TACHÉ,

Dépt du Secrétaire-d'Etat,

OTTAWA.

GÉRANT :

M. EMMANUEL TASSÉ,

La Minerve, Montréal.

Les correspondances pour la rédaction devront être adressées au Directeur, et les remises de fonds au Gérant.

Acc. 1014
805
872.4

AU BORD DE LA MER

Ce soir-là, la mer se brisait sous la violence du vent sur les grèves de la Pointe-au-Pic. La pluie tombait par torrents, et de gros nuages sombres, courant à ras de terre, s'entr'ouvraient de minute en minute, donnant passage à de longs éclairs qui montraient la surface bouleversée de la baie.

A l'entrée de la salle de musique, les citadins en villégiature se pressaient pour contempler les mystérieuses horreurs de cette nuit agitée. Plus avancée que les autres et un peu exposée aux larges gouttes d'eau qui s'échappaient du toit, une femme restait là, distraite, impassible, les yeux perdus dans la direction du fleuve. Depuis quelques instants, un jeune homme regardait cette femme, et de fois à autres faisait un mouvement comme s'il eût voulu lui adresser la parole. Enfin, prenant sur lui-même, il fit un pas vers elle. "Madame, dit-il d'une voix craintive, l'orage redouble de violence ; ne croyez-vous pas qu'il serait prudent de vous mettre plus à l'abri."

Celle à qui s'adressaient ces paroles tourna vivement la tête d'un air surpris, presque hautain, mais elle vit tant de douceur et de jeunesse dans le regard de son interlocuteur que l'expression de sa figure changea subitement, et elle murmura : — Merci, Monsieur. Et après un moment, elle pénétra dans la salle où l'on attendait que le piano donnât le signal de la danse de chaque soir.

Quand cette femme parut, les yeux se tournèrent vers elle et un murmure d'admiration s'éleva de toutes parts. Il y avait plus que les chuchottements qui accompagnent d'ordinaire l'apparition d'une femme inconnue dont la beauté ou l'élégance attire l'attention ; il y avait comme de la fièvre dans ces murmures et ces exclamations étouffées que venait

de causer son entrée. Elle était plus grande que la généralité des femmes qu'on considère comme telles, mais sa taille et sa démarche étaient empreintes de tant d'élégance, sa figure était si belle dans le cadre que lui faisait son opulente chevelure d'ébène, ses yeux noirs brillaient d'un tel éclat et dénotaient une si grande supériorité, que nul sentiment étranger ne se mêla à l'hommage que la foule rendait à la beauté de l'inconnue. Pourtant, après un instant, quand le piano eut jeté les premières notes d'une valse qui entraîna plusieurs couples sur le parquet, un sentiment de curiosité se glissa dans les esprits. Qui était cette étrangère que personne ne paraissait connaître, que personne n'accompagnait, et dont la figure exprimait une mélancolie profonde contrastant avec l'air enjoué des heureux qui l'entouraient ? Par quel hasard ou par quelle destinée, cette femme jeune et belle, trop jeune pour le malheur, trop belle pour l'abandon, se trouvait-elle dans cette place d'eau où l'on ne voyait d'habitude que des jeunes filles accompagnées de leur mère ou des femmes entourées de leur famille ? Ces questions se pressaient sur toutes les lèvres, mais personne ne semblait pouvoir donner la clef du mystère.

Depuis près d'une heure, la danse se prolongeait avec entraînement. Au dehors la tempête sévissait plus forte et plus persistante ; à travers le bruit de la musique et de la danse, le tonnerre se faisait entendre avec de rauques mugissements. L'inconnue prêtait une oreille distraite à tout ce qui l'entourait, et son regard se tournait fréquemment vers la porte comme si elle eut attendu quelqu'un. Enfin un éclair brilla dans ses yeux : un homme venait d'entrer et parcourait la salle d'un regard inquisiteur ; il aperçut l'inconnue, marcha droit à elle et la salua avec respect.

—Madame, dit-il, je viens seulement de recevoir la lettre que vous avez laissée à mon adresse, à votre arrivée. Je m'empresse de venir vous présenter mes hommages et vous offrir mes services.

Mr X., journaliste distingué, passait quelques jours chez un ami à la Malbaie ; et au retour d'une excursion de pêche, ce soir-là, il avait reçu la lettre suivante :

“ Mon cher ami,

“ Je prends sur moi de te demander un service. Madame de Villiers, qui te remettra cette lettre, va passer quelques semaines à la Malbaie. Elle a beaucoup souffert et elle a besoin de distractions. Fais-moi le plaisir de lui procurer ces dernières et de la présenter à la famille de ton ami, sans chercher à pénétrer le secret qui entouré sa vie. Elle mérite le respect des plus exigeants, et je me fie à ta délicatesse pour le préserver de l'indiscrétion des importuns ou des audacieux pendant son séjour au bord de la mer.

“ Bien sincèrement à toi,

“ GASTON.”

Mr X. n'avait jamais entendu parler de Madame de Villiers. Aussi, quand il l'aperçut dans la salle de musique, dévina-t-il de suite, à son regard, qui elle était. Il fut frappé de sa beauté, et ce ne fut pas sans intérêt qu'il s'approcha d'elle et qu'il entama une conversation dans laquelle l'étrangère révéla une intelligence brillante et un esprit souple et délicat. Rien chez elle ne dénotait l'affectation ou la pose ; aussi Mr X. se trouva bientôt à l'aise auprès de cette femme qui venait d'entrer si brusquement dans sa vie. Il avait environ quarante ans, mais il n'en accusait pas autant. Sa taille droite, sa figure bien conservée, ses cheveux encore noirs montraient toute la vigueur de l'âge mûr, jointe à une mâle beauté. Il avait pris de bonne heure, dans sa carrière de journaliste, des habitudes bohêmes qu'il n'avait jamais pu se décider à briser. Il n'était pas marié, mais sa grande affabilité l'avait préservé de ces défauts, de ces habitudes et de ces humeurs qui font

de la plupart des vieux garçons le digne pendant de la vieille fille revêche et maussade. La culture constante de son intelligence remarquable et ses hautes relations politiques et sociales avaient fait de cet homme d'esprit un homme charmant mais sceptique. Il ne croyait guère qu'en Dieu, et ce sentiment venait peut-être de la conviction que l'honneur est une monnaie rare dans le siècle où nous sommes.

Dans sa jeunesse, il avait bien eu quelques faiblesses à l'endroit du beau sexe, mais ces faiblesses n'avaient jamais été jusqu'à la passion ni même l'amour. On connaissait ces détails, et depuis longtemps, à part quelques jeunes filles naïves, les jolies femmes n'entretenaient plus l'illusion de croire qu'elles pouvaient faire monter le thermomètre des sentiments de Mr X. Cependant, ce soir là, quand on le vit empressé auprès de l'étrangère et sortir de ses habitudes réservées au point d'entraîner Madame de Villiers dans la fièvre d'une valse prolongée, plus d'une soupira en se disant que cette femme était bien belle. Mr X. semblait oublier les heures qui fuyaient, et, pour la première fois de sa vie peut-être, il avait le cœur serré en pressant de son bras nerveux la taille de l'étrangère dans l'enivrement de la danse.

II

Deux semaines s'étaient écoulées depuis le soir où l'arrivée de Madame de Villiers avait excité l'admiration et la curiosité des touristes de la Malbaie. Les premiers jours passés, on s'était dit qu'il n'y avait rien d'étonnant à ce qu'une femme se payât le luxe de quelques jours de villégiature à la Pointe-au-Pic, arrivant munie de lettres de présentation à l'adresse d'un homme comme Mr X. et de la famille dont il recevait l'hospitalité. Il y avait bien eu quelques suppositions malveillantes dans le commencement, mais la conduite réservée, la grande affabilité et la parfaite distinction de l'étrangère,

avaient bientôt fait disparaître ce qu'il pouvait y avoir de blessant dans ces opinions trop lâchées.

Madame de Villiers s'était liée d'une vive amitié avec Mr X. ; cela était dû à l'amabilité et à l'obligeance de ce dernier dont l'extrême discrétion et la droiture de caractère avaient captivé d'assaut les bonnes grâces de sa nouvelle connaissance. De son côté, ce dernier n'avait pu résister à la sympathie qu'il éprouvait pour elle ; cette femme était si simple dans ses manières ; elle avait tant de douceur malgré l'énergie et la volonté que révélait son caractère, elle paraissait si bien oublier les irrésistibles séductions de toute sa personne, qu'il était difficile à ceux qui l'approchaient de résister à ce courant magnétique et à cette fascination qu'elle répandait autour d'elle.

Les distractions nombreuses qui s'offraient aux visiteurs, cet été là, faisaient de la Malbaie la plus charmante place d'eau du St-Laurent. Les excursions aux chûtes situées à quelques milles de la Pointe-au-Pic ; les promenades en *calèche* et en canot ; les pique-niques dans les rochers de la grève ou sur les côteaux qui dominant la baie et d'où la vue s'étend sur l'incomparable panorama fermé à l'horizon par les hauteurs du Cap-à-l'Aigle ; les longues heures passées au bord des flots, à lire ou à suivre les voiles qui fuient sur le fleuve ; les courses pour l'arrivée et le départ des bateaux ; et le soir la danse, la musique et les marches sous les grands arbres, avec le bruit de la mer qu'on entend tout près sans la voir, rendaient le séjour de la Pointe-au-Pic aussi agréable par ces divers attraites que par le charme de la société choisie qui s'y était donnée rendez-vous. Cependant, au milieu de ces plaisirs, Madame de Villiers, qui les partageait tous, gardait cette expression de mélancolie qui frappait chez elle et qui n'était point sans un certain charme. Quelque fut la secrète douleur ou la chaîne qui pesait sur la vie de cette femme, on se disait qu'elle devait être bien lourde. Cette femme n'était pas heureuse ; et pourtant la richesse ver-

sait à ses pieds des sommes fabuleuses et la couvrait de diamants ; la beauté la couronnait royalement ; l'admiration semait des fleurs sur son chemin ; personne ne s'approchait d'elle sans se sentir ému ; mais il y avait dans l'ombre comme une main invisible qui réprimait tout mouvement joyeux, comme un regard qui glaçait le sourire sur ses lèvres.

Un soir qu'on était réuni à la salle de musique, Mr X. s'approcha du piano pour chanter. Il commença le premier couplet de la prière de Gounod :

Ah ! si vous saviez comme on pleure
De vivre seul et sans foyer ;

A mesure qu'il chantait, sa voix prenait de l'ampleur et vibrait comme sous l'empire d'une forte émotion, et quand il arriva aux derniers mots son regard se porta sur Madame de Villiers qui paraissait sous le coup d'une vive surexcitation. Leurs yeux se rencontrèrent, leurs âmes se comprirent. L'étrangère venait de reconnaître dans le regard de Mr X., une expression qui tenait à la fois de la prière et de la pitié. A peine la romance fut-elle finie que la jeune femme sortit de la salle de musique, et se dirigea vers le kiosque qui domine la mer, en face de l'hôtel Duberger. Tant qu'elle avait été au milieu de la foule, elle avait pu se contenir, mais là, se trouvant seule, elle éclata en sanglots. Les sentiments longtemps comprimés, la douleur gardée en elle-même, le besoin incessant et jamais satisfait d'ouvrir son âme à quelqu'un qui la comprit, les flots de sympathie et de pitié qui l'entouraient et auxquels elle ne pouvait répondre, avaient gonflé son cœur qui débordait à la fin. Le découragement s'emparait d'elle : elle ne pourrait donc jamais s'abreuver aux douces jouissances de l'affection ; et la fatalité qui pesait sur elle était donc bien forte que sa voix même devait se taire devant les confidences de l'amitié, ces grandes consolatrices de la souffrance morale. Tout à coup une main

pesa sur son bras ; dans sa douleur elle n'avait pas entendu marcher. Elle tourna la tête et aperçut, dans la pâle clarté de la nuit, Mr X. qui venait de la rejoindre.

—Madame, dit-il d'une voix vibrante, la douleur qui vous mine est donc bien grande et bien terrible que vous ne puissiez demander à ceux qui vous aiment d'en prendre leur part ? Je commets une indiscretion, mais je sens que ce serait cruel à la fin de ne pas essayer de vous soulager quand vous souffrez ainsi. Vous avez peut-être lu dans mon cœur, madame, mais je vous jure que jamais une parole d'amour ne tombera de mes lèvres, si la fatalité ou vos sentiments me le défendent.

Mr X. tendit à Madame de Villiers sa main qu'elle pressa en signe de remerciement. Et cédant à un irrésistible besoin d'épanchement, elle lui raconta sa vie.

Trois ans auparavant, elle avait rencontré un homme à qui les circonstances, plus que l'amour, l'avaient fiancée. Jusque là, tout ce que les affections, la fortune et les relations sociales peuvent donner de bonheur, elle l'avait éprouvé. Elle entrevoyait l'existence à deux sous les mêmes couleurs. Le jour de son mariage arriva ; elle fut conduite à l'autel par son père dont elle était l'unique héritière et qui venait de lui assurer une fortune colossale. A peine la cérémonie était-elle finie que son mari, sans un mot d'adieu, disparaissait pour ne pas revenir. Démarches, efforts, recherches, tout fut inutile. La fatalité s'abattait sur cette maison comme un coup de foudre. Un mois plus tard, son père mourait et elle restait seule dans la vie avec une chaîne que le hasard seul pouvait briser, et qui peut-être la lierait jusqu'à la fin de ses jours. Toutes les preuves de sympathie et d'amitié n'avaient réussi qu'à aviver la plaie qu'elle portait au cœur. Ne sachant pas si son mari vivait ou s'il était mort ; engagée par le mariage sans en avoir la protection ni les affections ; tenue à la fidélité envers un homme qu'elle avait à peine connu et qu'elle n'avait jamais aimé ; obligée de réprimer tout germe d'amour

qui pouvait prendre naissance en elle, cette femme subissait une torture incessante que sa beauté et sa fortune rendaient plus âpre de jour en jour.

Quand elle eût finie de raconter sa vie, Madame de Villiers se leva. Pas une parole ne sortit des lèvres de Mr X. Il comprenait que cette soirée, qui venait de lui causer à la fois tant de souffrance et de bonheur était une soirée d'adieu. De son côté, Madame de Villiers sentant qu'elle n'aurait pas ainsi confié le secret de sa vie à un homme qu'elle n'eût pas aimé, retombait plus affaissée que jamais. Pour les cœurs droits, pour les âmes loyales, il n'y a qu'un chemin : c'est celui du devoir. Leur devoir à eux était simple ; ils avaient le droit de s'aimer, ils n'avaient plus celui de se revoir.

Deux jours plus tard, Mr X. quittait la Malbaie. Quand le bateau s'éloigna du quai et jusqu'à ce qu'il eût disparu à l'horizon, son regard resta fixé sur les rochers de la Pointe-au-Pic, témoins de son bonheur passé, et gardiens muets du secret qu'il emportait dans son cœur.

LOUIS-H. TACHÉ.

Aout 1887.

LES CHANSONS DE FRANCE

TRADUIT DE L'ANGLAIS DE L'ABBÉ PROUT

Aux premiers jours de mon enfance, et en plein âge mur, j'eus le bonheur d'habiter les endroits pittoresques de cette terre de France, jadis si prospère. Avec quelle joie, j'ai parcouru ses hameaux et visité ses châteaux hospitaliers, tantôt cassant le pain noir du paysan, tantôt m'asseyant à la table de ses nobles et de ses pontifes. Je me suis mêlé à chaque rang et à chaque classe de son peuple, étudiant les caractères différents des Celtes, des Francs, des Normands et des Bretons ; retraçant la langue D'OUI et la langue D'OC, sans manquer en même temps de prendre note des traits particuliers aux Gascons.

L'esprit industriel de Lyon, les monuments gothiques de Tours, les souvenirs historiques d'Orléans, la grandeur commerciale et l'opulence de Bordeaux et de Marseilles, ces métropoles du Levant, excitaient tour à tour mon admiration et mon étonnement. C'était un spectacle plein d'enseignements. Comparée à la génération qui l'occupe maintenant, la belle France anti-révolutionnaire passe dans mes souvenirs comme le rêve d'un monde antédiluvien !

Jadis, c'était l'époque lyrique. La gaieté caractéristique du peuple trouvait en ces temps un libre cours dans des chants enjoués. La musique provoqua le goût de la chanson qui devint l'expression du sentiment national. Sterne, dans son *Voyage sentimental* avait vu de près cette vie du paysan, qu'il décrit si vivement dans une peinture d'un jour de noce : " Une gourde pleine d'un vin généreux, les grâces après le repas ; puis une danse sur l'herbe, sous l'œil approbateur de Dieu." Goldsmith, qui comme moi parcourut à pied les bords

de la Loire et de la Garonne, ne manqua pas, avec sa généreuse nature irlandaise, de se sentir impressionné par cet esprit de jovialité qui animait les habitants des villages que nous traversions, pauvres et sans ressources, mais jeunes et poètes. Et il nous dit qu'avec sa flûte dans sa poche, il pouvait sans aucune crainte s'établir en quelque endroit que ce fut dans le sud de la France, si grand était le charme de la musique en ces heureux jours. Ce n'était assurément pas de la France que ce poète-touriste parlait, quand il commença son livre " Le Voyageur " par ces vers délicieux qui peignent une solitude et un abandon qui sont tout à fait étrangers aux rives de la Loire :—

Remote, unfriended, solitary, slow ;
Or by the lazy Scheldt, or wandering Po ;" etc.

Pour Goldsmith, la vierge du village gardait ses plus doux sourires ; la maîtresse de maison, toute à ses devoirs d'hospitalité, apportait le pain de blé et les mets les plus succulents. Pour célébrer l'arrivée du troubadour étranger, le seigneur du lieu sortait son meilleur vin, heureux de trinquer gaiement avec un homme ; car—

Si benè commemini, causae sunt quinque bibendi :
Hospitis adventus, praesens sitis atque futura,
Vel vini bonitas—vel quaelibet altera causa.

Toute cette belle humeur et ce contentement se traduisaient dans la musique nationale et les chansons de cette période, qui sont animées et gaies à l'excès et témoignent de la force de la vivacité des sentiments autant que de l'inspiration qui les produisait. Chaque saison de l'année, chaque incident de cette vie primitive et rurale, chaque événement dans l'histoire du village était raconté sur un rythme bizarre et chanté en un gai refrain. Le jour du baptême, l'époque du mariage, le retour du soldat, la fête du saint patron, la moisson et la vendange, le jour des Rois, le jour de Noël, étaient salués

par le joyeux carillon des cloches de la paroisse et par une sortie improvisée de la Muse rustique. Et quand l'Automne faisait place au froid Hiver, la source féconde de l'inspiration musicale n'était pas glacée dans le cœur de la jeunesse et les vieillards n'oubliaient pas non plus les ballades traditionnelles :—

Ici le chanvre préparé
Tourne autour du fuseau gothique,
Et, sur un banc mal assuré,
La bergère la plus antique
Chante la mort du " Balafré "
D'une voix plaintive et tragique.

Ce goût naturel des habitants de la Gaule pour la musique avait été remarqué de bonne heure par les écrivains du moyen âge et par ses historiens et ses philosophes.

L'éloquent Salvian de Marseilles (A. D. 440) dans son livre sur la Providence (*de Gubernatione Dei*) dit que ses compatriotes avaient l'habitude de chasser leurs soucis et de bannir la mélancolie par des chansons :

Cantilenis infortunia sua solantur

Dans la vieille jurisprudence française, l'avocat de Marchanzy, nous dit dans son ouvrage, *La Gaule poétique*, que tous les biens d'un débiteur pouvaient être saisis par le créancier à l'exception formelle de tout instrument de musique, tels que : la lyre, la cornemuse ou la flûte, qui se trouvait dans la maison d'infortune ;—les législateurs laissant, par un sentiment de prudence et d'humanité, une source de consolation au pauvre malheureux, quand tout lui était ravi. Nous avons encore des ordonnances de Charlemagne, perdues dans les mélanges de la loi capitulaire, lesquels ont rapport aux troubadours de cette époque.

La chanson de Roland, qui succomba à Roncevaux avec la fleur de la chevalerie française, est encore chantée par les grenadiers de France :—

“Soldats Français, chantons Roland
L'honneur de la chevalerie, etc.”

Ou comme dit sir Walter Scott :—

“O ! for a blast of that wild horn
On Fentarabia's échoes borne, etc.”

Pendant les croisades, les chansons atteignirent, en France, un haut degré de délicatesse et de vigueur. Il n'y avait jamais eu tant d'aventures d'amour, de cœurs brisés, de têtes tournées. La nouveauté de la scène, l'enthousiasme du départ, les adieux de l'amant, la joie du retour, le récit du pèlerin, le mélange confus des sentiments guerriers et religieux, les lauriers et les palmes, toutes ces choses excitaient l'imagination du troubadour et relevaient son talent. Les paysages de l'Orient ajoutaient un charme nouveau à la poésie, et le barde de l'Europe chevaleresque, en face du décor asiatique, ensemble voluptueux et grandiose, gagna des inspirations nouvelles et fécondes et trouva des cordes plus sonores pour sa lyre.

Thiébault, comte de Champagne, qui dirigeait le royaume sous la reine Blanche, pendant que Saint Louis était en Palestine, se distingua, non-seulement en protégeant les musiciens, mais par ses propres compositions dont quelques-unes me sont tombées sous les yeux dans la Bibliothèque du Roi, quand j'étais à Paris. Richard Cœur de Lion, qui par son langage, ses habitudes et son caractère, appartenait à la Normandie, était presque aussi habile à faire une ballade qu'à manier la hache d'armes : son fidèle troubadour, Blondel, reconnaît la supériorité de son maître en choses poétiques. Mais il était réservé à l'immortel René d'Anjou, appelé par le peuple de

Provence "le bon roy René" de projeter pendant un règne utile et populaire, de la splendeur et de l'éclat sur la poésie et la chanson. C'était de fait un haut sire et il devait surnager à son époque. Après s'être battu dans sa jeunesse sous Jeanne d'Arc, pour défendre le territoire de France contre ses envahisseurs, après avoir combattu plus tard durant les guerres de Scander Beg et de Ferdinand d'Arragon, il consacra la dernière partie de sa vie si remarquable au bonheur de ses sujets et fit de sa cour un centre pour la culture des lettres et des arts. Aix, en Provence, était alors le siège de la civilisation et le refuge des Muses. Si on attribue à René d'Anjou l'introduction de la mure en France, et le développement du commerce de la soie le long du Rhône; la poésie en France lui doit aussi de ses meilleures et de ses plus jolies productions: Le rondeau, le madrigal, le triolet, le lay, le virelai et d'autres encore également mélodieuses. Ses chansons, principalement des hymnes d'église, écrites de sa main et ornées par lui de plusieurs emblèmes allégoriques, sont conservées dans la Bibliothèque du Roi.

Une rivalité s'établit à la cour voisine d'Avignon, où la résidence temporaire des papes attirait les savants de l'Italie et du monde catholique. Les talents combinés des prêtres et des poètes brillèrent avec éclat dans cette pittoresque et romantique cité, digne berceau de la muse de Pétrarque, et refuge de tout génie contemporain. La présence pontificale jetait un lustre sur les assemblées de ces hommes de valeur et produisait une émulation inconnue dans les autres capitales européennes. On pouvait appliquer à Avignon cette observation d'un poète latin sur cette petite ville d'Italie que la résidence d'un seul personnage important suffisait pour rendre célèbre :

" Veios habitante Camillo
Illic Roma fuit."

LUCAN.

Les immortels sonnets de l'amant de Laure, écrits dans l'idiôme élégant de la Lombardie, eurent pour effet d'adoucir ce qu'il y avait de dur et de lourd dans la poésie des Troubadours dont le langage, encore un peu usité en Provence, avait une grande ressemblance avec l'Italien. Mais ce progrès, bien qu'agréable aux gourmets de nouvelle littérature, n'était que l'aurore de cette époque de science et de bon goût, qui commença sous François I et Léon X.

Ce fut alors que les poètes modernes de l'Europe, imitant les impérissables modèles de l'antiquité classique, produisirent pour le boudoir et pour le banquet, pour la cour et pour le camp, des vers d'une douceur et d'une puissance incomparables. J'ai parmi mes papiers plusieurs spécimens de chansons qui eurent pour commencement les amours de François et de l'infortunée comtesse de Chateaubriand. Le royal amant a lui-même raconté son attachement pour cette femme dans une chanson qui est conservée parmi les manuscrits du duc de Buckingham, dans le *Bibliothèque du Roi*. Elle commence ainsi :—

Ores que je la tiens sous ma loy,
Plus je règne amant que roy,
Adieu, visages de cour, etc, etc.

Il est presque superflu de parler de cette chanson d'Henri Quatre adressée à Gabrielle d'Estrées et de la ballade de Marie Stuart. Cependant dans un essai sur un sujet aussi intéressant, ce serait une omission impardonnable que de ne pas mentionner deux collaborateurs aussi distingués aux chansons de France.

Des têtes couronnées à Maître Adam, le charpentier-poète, la transition est vive ; mais ce dernier mérite d'être placé au premier rang dans cette harmonieuse confrérie. Sans quitter son humble état de menuisier, il publia un volume de chansons (Rheims 1650) sous le modeste titre de *Copeaux de*

l'atelier d'Adam Billaud. Plusieurs de ses stances sont très bonnes. Mais il avait été précédé par Marôt, un poète distingué, qui a beaucoup fait pour la versification française. Malherbe écrivait aussi dans un style grandiose et parfois pathétique. Puis vinrent Rousard et Panard, Jean de Meun, qui, avec Guillaume de Lorris, écrivit le "Roman de la Rose." Villon, Charles d'Orléans, Gringoire, Alain Chartier, Bertaut et plusieurs autres de la vieille école méritent d'être mentionnés, Voiture, Scuderi, Dorat, Bouffiers, Florian, Racan et Chalieu, auraient une large part d'attention, si les poètes modernes, Lamartine, Victor Hugo, André Chénier, Chateaubriand et Delavigne ne les mettaient dans l'ombre et ne les faisaient oublier.

Je ne puis contenir plus longtemps mon admiration pour celui qui, de nos jours en France, a ramassé la lyre du troubadour, et en a tiré des sons et des accords qui laissent bien loin de lui tous les triomphes et les succès de ses prédécesseurs. Est-il nécessaire de nommer Béranger qui s'est créé un style d'une vigueur et d'une originalité extraordinaires, qui a chanté la guerre, l'amour et le vin dans des strophes bien supérieures à celles de Blondel, de Tyrtée et de Pindare. Il représente à lui seul la poésie française dans tous ses aspects, joviale, amoureuse, guerrière, philosophique. Les inspirations qu'ont eu successivement tous les poètes de l'ancienne France semblent avoir trouvé place dans l'esprit large et élevé de Béranger :—

" As some bright river, that, from fall to fall
In many a maze descending, bright in all,
Finds some fair region, where, each labyrinth past,
In one full lake of light, it rests at last."—

LALLA ROOKH.

Ouvrons à l'aventure le petit volume de ses chansons. Bien ! voilà qu'il chante la vigne. Le vin est, après la femme, le grand sujet de tous les poètes, et Béranger ne déroge pas à la loi commune. Écoutons son récit de la plantation de la

vigne, implantée par Brennus, dans la Bourgogne et dans la Champagne.

Brennus disait aux bons Gaulois ;
 “ Célébrez un triomphe insigne !”
 Les champs de Rome ont payé mes exploits,
 Et j'en rapporte un cep de vigne ;
 Privés de son jus tout-puissant
 Nous avons vaincu pour en boire ;
 Sur nos côteaux que le pampre naissant
 Serve à couronner la victoire !

Un jour, par ce raisin vermeil,
 Des peuples vous serez l'envie ;
 Dans son nectar plein des feux du soleil,
 Tous les arts puiseront la vie.
 Quittant nos bords favorisés
 Mille vaisseaux iront sur l'onde,
 Chargés de vins et de fleurs pavoisés,
 Porter la joie autour du monde.

Bacchus ! embellis nos destins !
 Un peuple hospitalier te prie ;
 Fais qu'un proscrit, assis à nos festins,
 Oublie un moment sa patrie.
 Brennus alors bénit les cieux
 Creuse la terre avec sa lance,
 Plante la vigne ! et les Gaulois joyeux.
 Dans l'avenir ont vu “ La France.”

Tel est le genre de pensées classiques et gaies que Béranger aime à exprimer dans les effusions d'une chanson à boire ; il laisse deviner ses tendances nobles et patriotiques dans une anecdote historique ou dans une allégorie légère. Il se plaît dans des sentiments philanthropiques et dans des sorties subites d'éloquence passionnée, qui ne manquent jamais de produire une impression vive dans le cœur de celui qui l'entend ou le lit. Je retournerai bientôt à ses immortelles chansons ; et comme nous sommes au chapitre du vin, je vais citer ici,

comme contraste au style de celle qui précède, une chanson à boire d'un autre genre, mais qui est remarquable par son originalité et sa gaîté naïve. Elle est de date plus ancienne et donne une idée des chansons de l'époque antérieure à la venue de Béranger.

LES ÉLOGES DE L'EAU

Il pleut ! il pleut enfin !
Et la vigne altérée
Va se voir restaurée
Par un bienfait divin.
De l'eau chantons la gloire,
On la méprise en vain,
C'est l'eau qui nous fait boire
Du vin ! du vin ! du vin !

C'est par l'eau, j'en conviens,
Que Dieu fit le déluge ;
Mais ce souverain Juge
Mit le mal près du bien !
Du déluge l'histoire
Fait naître le raisin ;
C'est l'eau qui nous fait boire
Du vin ! du vin ! du vin !

Ah ! combien je jouis
Quand la rivière apporte
Des vins de toute sorte
Et de tous les pays !
Ma cave est mon armoire
A l'instant tout est plein ;
C'est l'eau qui nous fait boire
Du vin ! du vin ! du vin !

Par un temps sec et beau
Le meunier du village,
Se morfond sans ouvrage,
Il ne boit que de l'eau ;

Il rentre dans sa gloire
 Quand l'eau rentre au moulin ;
 C'est l'eau qui lui fait boire
 Du vin ! du vin ! du vin !

Faut-il un trait nouveau ?
 Mes amis, je le guette ;
 Voyez à la guinguette
 Entrer ce porteur d'eau !
 Il y perd la mémoire
 Des travaux du matin ;
 C'est l'eau qui lui fait boire
 Du vin ! du vin ! du vin !

Mais à vous chanter l'eau
 Je sens que je m'altère ;
 Donnez moi un verre
 Du doux jus du tonneau—
 Ce vin vient de la Loire,
 Ou bien des bords du Rhin ;
 C'est l'eau qui nous fait boire
 Du vin ! du vin ! du vin !

Un poète qui prêche la tempérance est généralement un pauvre poète, et quoiqu'assez clairs et expressifs, les vers qui précèdent ne s'élèvent pas bien haut. Quelque chose de plus lyrique dans le genre de Pindare, va suivre.

Voici que Béranger, en ouvrant l'almanac du *turf* Olympique, se sent inspiré et il entonne le chant du Cosaque, qui a rarement été égalé par d'autres poésies du genre.

LE CHANT DU COSAQUE

Viens, mon coursier, vieil ami du Cosaque,
 Vole au signal des trompettes du nord ;
 Prompt au pillage, intrépide à l'attaque,
 Prête sous moi des ailes à la mort.

L'or n'enrichit ni ton frein ni ta selle,
 Mais attends tout du prix de mes exploits :
 Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle,
 Et foule aux pieds les peuples et les rois.

La paix qui fuit m'abandonne tes guides,
 La vieille Europe a perdu ses remparts ;
 Viens de trésor combler les mains avides,
 Viens reposer dans l'asile des arts,
 Retourne boire à la Seine rebelle,
 Où, tout sanglant, tu t'es lavé deux fois ;
 Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle,
 Et foule aux pieds les peuples et les rois.

Comme en un fort, princes, nobles et prêtres,
 Tous assiégés par leurs sujets souffrants,
 Nous ont crié : Venez, soyez nos maîtres—
 Nous serons cerfs pour demeurer tyrans !
 J'ai pris ma lance, et tous vont devant elle
 Humilier, et le sceptre et la croix :
 Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle,
 Et foule aux pieds les peuples et les rois.

J'ai d'un géant vu le fantôme immense
 Sur nos bivouacs fixer un œil ardent ;
 Il s'écria : Mon règne recommence ;
 Et de sa hache il montrait l'Occident ;
 Du roi des Huns c'était l'ombre immortelle ;
 Fils d'Attila, j'obéis à sa voix.
 Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle,
 Et foule aux pieds les peuples et les rois.

Tout cet éclat dont l'Europe est si fière,
 Tout ce savoir qui ne la défend pas,
 S'engloutira dans les flots de poussière
 Qu'autour de moi vont soulever tes pas.
 Efface, efface, en la course nouvelle,
 Temples, palais, mœurs, souvenirs et lois,
 Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle,
 Et foule aux pieds les peuples et les rois.

Dans ce chant du Cosaque à son coursier, Béranger me semble avoir révélé plus fortement que jamais ce caractère particulier de son talent qui identifie le poète avec l'idée qu'il exprime et qui le fait oublier pour laisser le lecteur tout entier à l'entraînement et aux splendeurs du sujet.

Tantôt Béranger nous transporte avec une force irrésistible au milieu des sauvages paysages du Don, sous les tentes des Scythes, dans les camps du nord, et nous fait entendre le bruit sourd d'une cavalerie barbare dans sa marche rapide et sonore à travers les plaines inhabitées; le spectre du roi des Huns effleure notre imagination; soudain, cette grandiose poésie de Béranger frappe notre esprit, et nous restons stupéfiés devant ces grandeurs, comme le berger de Virgile en face des torrents qui descendent les flancs des monts Apennins. Tantôt le poète nous fait voir l'Orient, pays féerique aux couleurs éclatantes avec son cortège de palmiers, de chameaux, de houris et ses innombrables tribus nomades. Lord Byron n'a jamais écrit avec plus de vigueur et d'esprit que lorsqu'il raconte la catastrophe de Mazeppa; et pourtant dans toute cette sublime rapsodie de *Childe Harold* qui dénote un si brûlant enthousiasme, rien ne peut être comparé à ce passage de Béranger qui nous fait voir l'esclave du nord envoyé à la boucherie pour célébrer une fête romaine, et qui, avec une inspiration prophétique, évoque les Goths du fond de leur tombeau, et excite leur colère contre nos générations.

Les "*Chansons de France*" sont remplies d'une bonne humeur intarissable, en même temps que marquées au coin de la plus haute philosophie. En voici un exemple :

Le bon roy Dagobert
Avait mis sa culotte à l'envers :
Le bon Saint-Eloy
Lui dit, " O mon roy !
Votre Majesté
S'est mal culottée !"
" Eh bien," dit ce bon roy,
" Je vais la remettre à l'endroit."

Mais puisque j'en suis aux chansons sur le vin et la guerre, je vais citer une chanson de guerre dont l'air est connu dans toute l'Europe, mais dont les mots menacent d'être oubliés et changés par notre génération peu respectueuse pour les choses du passé. En la citant ici, j'empêcherai peut-être qu'on lui enlève son caractère original et sa nouveauté. Qui n'a pas chanté bien souvent dans le cours de sa vie cet air connu de "*Malbrouck s'en va-t-en guerre!*" Cependant si l'on nous demandait d'en donner les mots originaires, tels qu'écrits au déclin de l'ère classique de la reine Anne et de Louis XIV, je crains que bien peu seraient capables de le faire. Il y a donc plusieurs raisons pour que je consigne dans ces pages les versets de cette chanson qui raconte la mort lamentable du célèbre John Churchill, qui n'était pas mort cependant, mais qui n'en reste pas moins fameux :

MALBROUCK.

Malbrouck s'en va-t-en guerre,
 Mi ron ton, ton ton, mi ron taine,
 Malbrouck s'en va-t-en guerre,
 On n'sçait quand il reviendra. [ter.]

Il reviendra à Pâques,
 Mi ron ton, ton ton, mi ron taine,
 Il reviendra à Pâques,
 Ou à la Trinité. [ter.]

La Trinité se passe,
 Mi ron ton, ton ton, mi ron taine,
 La Trinité se passe,
 Malbrouck ne revient pas. [ter.]

Madame à sa tour monte,
 Mi ron ton, ton ton, mi ron taine,
 Madame à sa tour monte,
 Le plus haut qu'on peut monter. [ter.]

Elle voit venir un page,
Mi ron ton, ton ton, mi ron taine,
Elle voit venir un page
De noir tout habillé. [ter.]

Mon page, ô mon beau page,
Mi ron ton, ton ton, mi ron taine,
Mon page, ô mon beau page,
Quelle nouvelle apportez ? [ter.]

La nouvelle que j'apporte,
Mi ron ton, ton ton, mi ron taine,
La nouvelle que j'apporte
Vos beaux yeux vont pleurer. [ter.]

Monsieur Malbrouck est mort,
Mi ron ton, ton ton, mi ron taine,
Monsieur Malbrouck est mort,
Est mort et enterré. [ter.]

Je l'ai vu porter en terre,
Mi ron ton, ton ton, mi ron taine,
Je l'ai vu porter en terre
Par quatz' officiers. [ter.]

L'un portait son grand sabre,
Mi ron ton, ton ton, mi ron taine,
L'un portait son grand sabre,
L'autre son bouclier. [ter.]

Le troisième son casque,
Mi ron ton, ton ton, mi ron taine,
Le troisième son casque,
Panache renversé. [ter.]

L'autre, je ne sçais pas bien,
Mi ron ton, ton ton, mi ron taine,
L'autre, je ne sçais pas bien,
Mais je crois qu'il ne portait rien. [ter.]

Telle est, ô flegmatiques habitants d'Angleterre, la célèbre chanson funéraire de Malbrouck. Il n'est peut-être pas sans intérêt de dire que l'air et les mots de cette chanson furent composés d'abord comme complainte pour endormir le Dauphin. On l'attribue généralement à Madame de Sevigné, bien que Chateaubriand prétende qu'elle a été apportée de Palestine par les Croisés.

Après la chanson de guerre, donnons cette satire de Béranger, composée à table, après quelques verres de Champagne, à un dîner que le Dr Lardner lui donnait pour l'induire à louer son encyclopédie :—

L'ÉPÉE DE DAMOCLÈS.

De Damoclès l'épée est bien connue,
 En songe à table il m'a semblé la voir :
 Sous cette épée et menaçante et nue,
 Denis l'ancien me forçait à m'asseoir.
 Je m'écriais que mon destin s'achève —
 La coupe en main, au doux bruit des concerts,
 O vieux Denis, je me ris de ton glaive,
 Je bois, je chante, et je siffle tes vers !

“ Que du mépris la haine au moins me sauve ! ”
 Dit ce pédant, qui rompt un fil léger ;
 Le fer pesant tombe sur ma tête chauve,
 J'entends ces mots, “ Denis sçais se venger ! ”
 Me voilà mort et poursuivant mon rêve—
 La coupe en main, je répète aux enfers,
 O vieux Denis, je me ris de ton glaive !
 Je bois, je chante, et je siffle tes vers ?

Le connaisseur ne manque pas d'admirer le côté sarcastique de l'esprit de Béranger.

Pourtant nul mieux que lui ne sait unir dans ses chants la noblesse des sentiments à la douceur et à la gravité de la poé-

sie. Écoutons-le, dans les vers qui suivent, et voyons avec quelle souplesse de style il chante l'amour et la liberté :

LE PIGEON MESSENGER.

L'Air brillait, et ma jeune maîtresse
 Chantait les dieux dans la Grèce oubliés ;
 Nous comparions notre France à la Grèce,
 Quand un pigeon vint s'abattre à nos pieds.
 Næris découvre un billet sous son aile ;
 Il le portait vers des foyers chéris—
 Bois dans ma coupe, O messenger fidèle !
 Et dors en paix sur le sein de Næris.

Il est tombé, las d'un trop long voyage ;
 Rendons-lui vite et force et liberté.
 D'un trafiquant remplit-il le message ?
 Va-t-il d'amour parler à la beauté ?
 Peut-être il porte au nid qui le rappelle
 Les derniers vœux d'infortunés proscrits—
 Bois dans ma coupe, O messenger fidèle !
 Et dors en paix sur le sein de Næris.

Mais du billet, quelques mots me font croire
 Qu'il est en France à des Grecs apporté ;
 Il vient d'Athènes ; il doit parler de gloire ;
 Lisons-le donc par droit de parenté—
 " Athène est libre !" Amis, quelle nouvelle !
 Que de lauriers tout à coup refloris—
 Bois dans ma coupe, O messenger fidèle !
 Et dors en paix sur le sein de Næris.

Athènes est libre ! Ah ! buvons à la Grèce !
 Næris, voici de nouveaux demi-dieux !
 L'Europe en vain, tremblante de vieillesse,
 Déshéritait ces aînés glorieux.
 Ils sont vainqueurs ! Athènes, toujours belle,
 N'est plus vouée au culte des débris !—
 Bois dans ma coupe, O messenger fidèle !
 Et dors en paix sur le sein de Næris.

Athène est libre ! O muse de Pindares,
 Prends ton sceptre, et ta lyre, et ta voix !
 Athène est libre, en dépit des barbares !
 Athène est libre, en dépit de nos rois !
 Que l'univers toujours, instruit par elle,
 Retrouve encore Athènes dans Paris—
 Bois dans ma coupe, O messager fidèle !
 Et dors en paix sur le sein de Næris.

Beau voyageur du pays des Hellènes,
 Repose-toi ; puis vole à tes amours !
 Vole, et bientôt, reporté dans Athènes,
 Reviens braver et tyrans et vautours.
 A tant des rois dont le trône chancèle,
 D'un peuple libre apporte encore les cris—
 Bois dans ma coupe, O messager fidèle !
 Et dors en paix sur le sein de Næris.

Après cet exemple du talent poétique de Béranger, je citerai une ballade exquise de Millevoye, qui mourut tout jeune, à l'âge où il avait assez écrit pour laisser espérer beaucoup d'un talent dont il avait révélé la force. Ces lignes sont les dernières qu'il ait tracées, quelques jours avant sa mort, dans sa retraite à Neuilly, près de Paris, où les médecins, espérant conserver ce favori des Muses, l'avaient envoyé.

PRIEZ POUR MOI.

— *Neuilly, octobre 1820.* —

Dans la solitaire bourgade,
 Rêvant à ses maux tristement,
 Languissait un pauvre malade,
 D'un mal qui le va consumant :
 Il disait, " Gens de la chaumière,
 Voici l'heure de la prière,
 Et le tintement du befrei ;
 Vous qui priez, priez pour moi !

Mais quand vous verrez la cascade
 S'ombrager de sombres rameaux,
 Vous direz, ' Le jeune malade
 Est délivré de tous ses maux. '
 Alors venez sur cette rive,
 Chanter la complainte naïve,
 Et quand tintera le befoi,
 Vous qui priez, priez pour moi !

Ma compagne, ma seule amie,
 Digne objet d'un constant amour !
 Je lui avais consacré ma vie,
 Hélas ! je ne vis qu'un jour !
 Plaignez-la, gens de la chaumière,
 Lorsque, à l'heure de la prière,
 Elle viendra sous le befoi ;
 Vous qui priez, priez pour moi !"

Simple, sans prétention, cette poésie va droit au cœur. Une ballade comme celle-ci vaut bien des volumes de soi-disant élégies ou mélodies des rimeurs à la brasse.

A propos de mélodies, il en est une dont je me rappelle : elle est d'un ancien troubadour, appelé Pierre Ronsard :

LE SABLE.

La poudre qui dans ce cristal
 Le cours des heures nous retrace,
 Lorsque dans un petit canal
 Souvent elle passe et repasse.

Fut Ronsard, qui, un jour, morbleu !
 Par les beaux yeux de sa Clytandre
 Soudain fut transformé en feu,
 Et il n'en reste que la cendre.

Cendre ! qui ne t'arrête jamais,
 Tu témoigneras une chose,
 C'est qu'ayant vu de tels attraits,
 Le cœur onqués ne repose.

Après de tels vers, qui refusera à la belle France la suprématie de la poésie dans le genre amoureux ? La langue française se prête si bien aux choses de la galanterie, qu'il n'y a rien d'étonnant à ce qu'elle produise tant de jolies poésies légères.

Comme représailles, je vais citer une chanson anglaise, que j'ai essayé de traduire moi-même, et qui démontre que les anglais, malgré leur réputation de froideur, aiment à marcher sur les traces de leurs voisins d'Outre-Manche :

ROMANCE.

Viens au bosquet, ce soir, sans témoin,
Dans le vallon, au clair de la lune ;
Ce que l'on t'y dira n'a besoin
Ni de jour ni d'oreille importune.
Mais surtout rends-toi là sans faillir,
Car la lune a bien moins de lumière
Que l'amour n'en sçais faire jaillir
De ta languissante paupière.
Sois au bosquet au clair de la lune.

Pour les cœurs sans amour le jour luit :
Le soleil aux froids pensers préside.
Mais la pâle clarté de la nuit
Favorise l'amant et le guide.
Les fleurs, que son disque argentin
Colore, en toi verront leur reine.
Quoi ! tu baisses ce regard divin,
Jeune beauté, vraiment souveraine ?
Rends-toi là donc au clair de la lune.

Si les chansons anglaises se traduisent si facilement en français par un homme de langue étrangère, combien n'auraient-elle pas gagné à l'être par les grands maîtres tels que Hugo, Lamartine, Chateaubriand. Delavigne, Béranger ?

(A suivre.)

A. H. TASCHEREAU.

L'ART

AUX POÈTES CANADIENS

Amis, la vie est grande, et l'art est le seul maître,
Marchons, les yeux levés au ciel qui nous entend,
Je vous le dis, après le labeur haletant,
Dans les hommes futurs nous renaîtrons peut-être.

Et qu'importe, après tout, de vivre et de connaître,
Pourvu qu'en un seul vers sonore et palpitant,
Que la douleur a fait et que la gloire attend
On jette à tout jamais le meilleur de son être !

Les beaux vers frémissants, pareils à des clairons,
S'éveillent dans nos cœurs et vibrent sous nos fronts ;
Vos doigts tremblent d'effroi rien qu'à toucher la lyre ;

L'immensité du ciel nous fait grands comme lui,
Et les mots glorieux qui bercent notre ennui,
Ont des frissons d'ivresse et des cris de délire !

CHARLES FUSTER.

LES COLONS DE ST CYRIAC.

Nous avons parcouru, il y a quelques années, les établissements nouveaux du lac St Jean, et nous avons gardé des souvenirs qui peignent bien la physionomie morale de cette partie du pays. Esquissons-en un trait ou deux.

Durant la belle saison, l'on voit passer presque incessamment sur le chemin des familles entières, venues, soit des plus anciens établissements du Saguenay, soit de nos vieilles paroisses, et qui vont chercher une nouvelle demeure dans cette fertile vallée. Ces familles vont à pied, hommes, femmes et enfants portant des paquets, pendant qu'une voiture chargée de provisions et de meubles les précède sur la route. Elles s'acheminent d'un pas lent, avec un air à la fois de résignation et d'espérance ; souvent la mère tient dans ses bras un enfant trop petit pour marcher ; la sueur et la poussière inondent son visage ; elle est accablée de fatigue, mais elle n'en continue pas moins sans défaillance sa pénible marche, tant il faut de courage et de force d'âme pour accomplir ces pèlerinages dont l'exil est le terme et qui n'ont parfois qu'une longue misère en perspective. Quand le fardeau que chacun porte devient trop lourd, la famille entière se repose sur le bord du chemin, la voiture s'arrête et le cheval, ou le bœuf qui y est attelé, broute tranquillement l'herbe qui pousse le long des clôtures. On tire d'un linge le gros pain qui y est enveloppé avec du beurre, et chacun mange en arrosant ce repas de quelques gorgées de lait, puisées à une bouteille qu'il passe ensuite à un autre, et que l'on renouvelle chemin faisant à mesure qu'elle se vide. Le voyage dure cinq, six, huit jours, suivant la destination, après quoi devront commencer les durs

labeurs, les défrichements en pleine forêt ou les travaux sur une terre à peine ébauchée, qu'un colon découragé ou impatient aura abandonnée pour aller plus loin encore, à la recherche d'un établissement nouveau qui promette davantage ou qui soit plus conforme à ses projets.

L'an dernier, nous parcourions dans une de ces commodes et modestes voitures qu'on appelle tantôt *planches* et tantôt *chiennes*, et qui sont les seules en usage dans le Saguenay, la longue et monotone route qui traverse tout le township Kenogami, parmi les rochers et les forêts ravagées par le feu. Nous regardions avec tristesse cette terre désolée qui retient encore malgré tout ses habitants, tant l'homme s'attache au sol même qui demande le plus de labeurs et dont il tire une subsistance, quelque maigre qu'elle soit. Entre la terre et l'homme il s'établit comme un lien indissoluble, car elle et lui ont travaillé et produit en commun, les labeurs de l'homme servant à féconder la terre, et tous deux se nourrissant tour à tour l'un l'autre. Nous avons vu déjà bon nombre de ces chaumières misérables faites en bois rond, qu'on nomme *log houses*, mal jointes, à peines couvertes d'un toit en écorce, brûlantes l'été, glaciales l'hiver, contenant souvent cinq, six enfants et plus, déguenillés, souffreteux, qui n'ont même pas parfois les vêtements indispensables, qui vivent, mangent, couchent avec le père et la mère dans une même pièce où manquent les choses les plus nécessaires, où chacun trouve à peine une place pour s'étendre et nous nous sentions aller à une telle compassion, à une pitié si profonde, que nous nous arrêtâmes, déterminé à porter quelques modestes secours en argent dans plusieurs des chaumières qui s'espaçaient devant nous le long du chemin.

Nous songions déjà au bonheur que quelques écus allaient porter dans ces pauvres réduits, à l'ébahissement, à la joie des enfants, aux bénédictions qui allaient nous inonder, lorsque nous aperçûmes à quelques pas en avant un homme sor-

tant d'un taillis et se dirigeant vers une des chaumières. L'idée nous vint de l'appeler : " Eh bien ! l'ami, dîmes-nous, les temps sont durs, n'est-ce pas ? On ne mange pas le veau gras par ici . . . — Mais non, monsieur, pas trop, répondit-il . . . on en a vu de pires ; les veaux ne sont pas gras, c'est vrai, mais ils se tiennent sur leurs pattes. — Ah ! bon, tant mieux ; mais avec quoi les nourrissez-vous, de quoi vous nourrissez-vous vous-mêmes ? — On n'y pâtit pas, bien sûr, allez, monsieur, on a des patates. — Des patates ! mais où donc poussent-elles ? — Tenez, voyez-vous, là, ce petit champ, ça nous en donne assez pour l'année . . . "

Nous regardâmes dans la direction indiquée et nous vîmes en effet un parterre de patates dissimulé derrière toute espèce de choses. " Bien, c'est parfait ; des patates, c'est superbe, mais cela ne suffit pas pour vous nourrir, vous et votre famille ? — Mais on a encore du blé avec lequel on fait notre pain. — Oui-dà, et où est-il, votre blé ? — Tiens, vous ne voyez pas donc ce morceau de terre, là, à votre gauche, au soroit, c'est à nous autres ça. — Nouveau regard, nouvelle surprise ; nous n'avions pas plus vu le blé que les patates. " Mais il vous faut le faire moudre, votre blé ? — Comme de raison ; aussi on a un moulin à farine, à deux milles d'ici, et quand le blé est moulu, on fait notre pain, nous autres mêmes, dans notre four. " — Nous nous sentions complètement mystifié. " Mais enfin, continuâmes-nous, du blé, des patates, c'est essentiel, mais il est impossible que cela vous suffise. — Eh bien ! et notre vache donc, et nos petits cochons . . . " Comme notre homme prononçait ces derniers mots, nous vîmes sortir des broussailles une vache avec sa clochette au cou, et de jeunes cochons qui arrivaient en galopant et qui, après toute espèce de gambades, repartirent en courant à travers les taillis qui les avaient dérobés à nos regards et disparurent de nouveau. C'en était assez ; nous étions édifié complètement sur la misère apparente qui nous avait tant attendri, et nos impulsions généreuses étaient

paralysées. Nous reprîmes notre route, rempli de pensées philosophiques et songeant au peu qu'il fallait à l'homme pour vivre content. Hélas ! c'est nous, les pauvres, les misérables, pensâmes-nous . . . ; mais combien il faudrait être convaincu de cette idée pour se résoudre à vivre comme le font les colons de Saint-Cyriac, même avec des patates, un four, une vache et des cochons ! . . .

ANTOINETTE DE MIRECOURT

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR J. A. GENAND

XXIX

(suite et fin.)

—Eh ! bien, je le reconnais maintenant ce mariage. Ainsi, Docteur, vous voyez que je laisse après moi une jeune et jolie veuve pour “déplorez ma perte prématurée” et compléter ainsi gracieusement le paragraphe qui annoncera mon décès..... N'ayez pas l'air aussi fâché contre moi, Manby,—continua-t-il en s'adressant au chirurgien qui avait paru froissé en voyant Antoinette cruellement blessée par la persistance que son mari mettait à la railler.—Vous connaissez le proverbe *ruling habit, strong in death* ; j'ai tellement pris l'habitude de tourmenter et persécuter cette jeune femme depuis qu'elle est la mienne, que je ne puis résister à la tentation de continuer à la traiter ainsi même en ce moment. Mais asseyez-vous si vous êtes assez revenu de votre étonnement pour le faire, tâtez mon pouls et dites moi combien il me reste de moments à vivre.

A peine revenu de la stupéfaction où l'avait jeté la révélation qu'il venait d'entendre, le chirurgien prit la chaise qu'Antoinette venait de laisser ; mais au milieu de son étonnement, il ne put empêcher un juste sentiment d'indignation de pénétrer dans son cœur en remarquant les paroles d'amère ironie que Sternfield adressait à la malheureuse jeune femme qu'il avait décorée du titre d'épouse.

—Parlez donc : que dit mon pouls ? continua le blessé. Ah ! vous ne devez pas me cacher la vérité : je ne suis pas un enfant pour m'effrayer de quelques heures de moins ou de plus. Vous ne répondez pas ? n'importe ; le mouvement de votre tête en

dit suffisamment : je suppose que je suis inscrit sur le livre pour faire, avant ce soir, mon dernier voyage ?

Le médecin resta muet. Il ne pouvait pas consciencieusement le contredire ; car, malgré la force qu'avait encore la voix du blessé, malgré la rapidité de sa prononciation, son pouls faible et irrégulier indiquait qu'une réaction soudaine, suivie par la fin, allait bientôt se produire.

—Je ne puis plus rien faire pour vous, Sternfield—dit enfin le Dr. Manby en se levant brusquement.—Quelques gouttes de cette fiole quand vous vous sentirez faible, est tout ce que je puis prescrire ; du moins, c'est tout ce qui vous sera de quelque utilité. Adieu ! que le Ciel vous bénisse !

Et, après une longue et amicale poignée de main, le bon Docteur se retira, plus agité et plus triste qu'il n'eût voulu paraître.

Pour quelque temps après son départ, le malade garda un silence sombre qu'il rompit enfin en demandant tout-à-coup :

—Connais-tu, Antoinette, la main méprisable qui m'a cloué sur ce lit de mort ? Sans doute, tu ne l'ignores pas : c'est ton amoureux campagnard. Si je n'ai pas parlé de lui plus tôt, c'est parce que sa pensée fait venir la malédiction sur mes lèvres et oppresse ma poitrine ; mais j'ai un mot à te dire à son sujet. Il reviendra probablement renouveler sa demande en mariage : avant d'entrer dans l'éternité, je voudrais avoir ta promesse solennelle que jamais tu ne lui prêteras une oreille favorable.

—Cher Audley, pensez-vous que la main qui est encore teinte du sang de mon mari.....

—Ah ! bah ! pas besoin de sentiment : je ne veux pas de phrases ni de protestations, mais la promesse, le serment que jamais tu ne feras plus pour lui que ce que tu as fait jusqu'ici.

—Volontiers ; de tout mon cœur, de toute mon âme, je vous le promets.

—Alors, baisés cela,—et il indiquait du regard la chaîne à laquelle était attaché la petite croix d'or :—la promesse que tu m'as déjà faite sur cette croix a été si religieusement observée, que je puis ajouter foi dans toutes celles qui sont faites sur cet objet.

Elle prit la croix et la baisa solennellement.

—C'est bien, Antoinette ; je puis maintenant mourir sans te mépriser et te maudire.

—Oh ! Audley, mon cher époux,—s'écria-t-elle d'une voix suppliante et en présentant la croix à ses lèvres ;—embrassez-la aussi, non pas, comme je l'ai fait, pour ajouter de la solennité à une promesse terrestre, mais comme le signe de la rédemption le gage de la paix et du pardon futurs.

—Non, non, Antoinette,—et il sourit faiblement ;—il est trop tard pour tenter de me convertir. J'ai déjà réglé mes affaires spirituelles avec le Docteur Ormsby qui m'a lu des prières, et qui a réussi à m'empêcher, avec beaucoup de difficulté je dois l'avouer, de maudire le misérable qui a tranché le fil de mon existence.

—Mais cela ne vous fera pas de mal si vous me permettez de dire une prière ici, près de votre lit ?

—Je suis ici, ma chère Dame, pour accompagner le grave devoir qui m'incombe,—intervint d'une voix ferme quoique polie le Docteur Ormsby qui s'avavançait vers eux.—Jusqu'ici, sachant que vous aviez beaucoup à vous dire, je me suis abstenu de vous gêner par ma présence ; mais si vous désirez entendre une prière ou une lecture, Major Sternfield, je suis prêt à vous les faire.

—Sans doute vous devez l'être, Docteur, répondit Sternfield avec un sourire étrange. Ce serait une chose excessivement

mortifiante de me voir, au dernier moment, sortir de votre troupeau pour entrer dans l'Eglise de Rome.

—Oh ! cher Audley, ne parlez pas aussi légèrement de tout ce qu'il y a de plus sacré sur la terre. Si votre cœur penche vers la foi de mes pères, ne permettez pas que . . .

—Tais-toi, enfant, assez d'une semblable folie. Je mourrai avec la foi dans laquelle je suis né et j'ai grandi.

—Alors, le Docteur Ormsby va vous lire de suite des prières ; votre temps, mon cher, cher époux, est très-court.

—Ne commences pas à coasser, Antoinette, cela ne me ferait aucun bien. Je suis prêt, Docteur, mais excusez si je vous exprime l'espoir que vous ne serez pas trop long.

—L'état de faiblesse où vous êtes ne me permet pas de l'être ; croyez-moi, je n'outre-passerai pas vos forces.

En ce moment on entendit frapper à la porte de la chambre qui fut instantanément ouverte par le Docteur Ormsby.

—Un messager pour vous, Mademoiselle de Mirecourt, dit-il.

Antoinette regarda vers la porte entr'ouverte et reconnut Jeanne à l'instant. Après avoir dit à Sternfield qu'elle ne serait pas longtemps, elle sortit pour rencontrer la nouvelle venue.

Celle-ci lui annonça à voix basse que Madame d'Aulnay l'avait envoyée avec l'injonction formelle de ne pas revenir sans ramener Mademoiselle Antoinette avec elle.

—Mais, bon Dieu ! Mademoiselle de Mirecourt, qu'est-ce que tout ceci veut donc dire ?—demanda la vieille domestique en l'entraînant plus avant dans le passage, afin que le son de leur voix ne troublât pas le ministre qui commençait à lire tout haut.—M. d'Aulnay d'ordinaire si calme, si pacifique, ressem-

ble à un enragé. Il prétend que vous nous avez tous déshonorés, et que votre père va mourir de chagrin et de honte ; il a querellé ma *bourgeoise* toute la matinée, lui disant qu'elle était aussi blâmable que vous : cela m'a d'autant plus étonné que jamais, à ma conscience, il a dit un seul mot désagréable à sa femme depuis leur mariage. Madame d'Aulnay a fini par lui dire que si vous étiez sortie pour aller voir seule le Major Sternfield, c'est que vous en aviez le droit, parce que vous êtes sa femme ! C'est cet imbécile de Paul qui, sur la demande que lui fit M. d'Aulnay d'où il venait en le voyant arriver dans la cour, s'est empressé de le lui dire. Mais, ma chère Demoiselle, est-ce bien vrai ce qu'a dit Madame d'Aulnay.

—Oui, Jeanne, répondit douloureusement Antoinette ; le Major Sternfield, qui est mourant dans cette chambre, est mon mari : j'ai été secrètement marié à lui.

—Oh ! Mademoiselle Antoinette !—s'écria la vieille femme de chambre en élevant ses mains vers le Ciel,—je n'aurais jamais pu croire qu'une jeune fille aussi pieuse que vous, qui a été élevée avec autant de soins, aurait consenti à une pareille chose. Que vont dire ce pauvre M. de Mirecourt et Madame Gérard ? Que ne dira pas le monde ?

Antoinette tressaillit.

—Hélas ! dit-elle, j'ai déjà bien amèrement déploré ma folie ; mais cela ne la réparera pas : j'ai encore devant moi une longue expiation.

—Et combien de temps allez-vous rester dans cette maison, pauvre chère enfant ?

—Jusqu'à ce que tout soit fini, s'il m'en donne la permission.

—Excusez-moi, mais de quel service peut lui être votre présence ici ? Revenez à la maison, venez. Il n'est pas convenable pour une jeune Dame de votre âge d'être seule ici sans autres personnes que des soldats et des galants officiers.

—Jeanne, quand bien même mon père viendrait me chercher, je ne pourrais pas, je ne voudrais pas m'en aller.

—Alors, je suppose qu'il est inutile d'insister en face d'une détermination aussi formelle ; mais ce fut un jour bien fatal pour nous tous que celui où l'habit rouge a fait sa première apparition dans notre demeure naguère si paisible. Rentrez, ma chère Demoiselle Antoinette ; je vais m'asseoir ici, car ce beau Major qui m'a toujours regardé avec le plus superbe dédain, n'aimerait peut-être pas à me voir dans sa chambre funèbre.

—Mais, Jeanne, vous serez mal à l'aise ici : il y a tant de figures étrangères qui passent et repassent.

—Et qu'y a-t-il autre chose à craindre que de les voir me regarder ? Une vieille femme comme moi doit-elle s'occuper de leurs regards curieux ? il n'en serait pas de même s'ils avaient à lorgner votre belle figure. Rentrez, et appelez-moi quand je pourrai vous être de quelque utilité. En attendant, je vais m'asseoir ici.

Le Docteur Ormsby lisait encore quand Antoinette entra. La jeune femme alla se mettre à genoux dans un coin de la chambre et adressa au Ciel des prières ardentes pour l'âme qui touchait de si près à l'éternité. Pendant ce temps-là une lourde torpeur s'empara de Sternfield, et quand le chapelain, qui avait fini l'exercice de son ministère, lui adressa la parole, ses réponses étaient confuses et presque inintelligibles.

—Je vais vous laisser pour quelques instants, dit le Docteur Ormsby en fermant son livre. Je crois, ma chère Dame, que vous auriez bien mieux fait d'introduire ici cette femme respectable qui pourrait vous assister. Si notre pauvre Sternfield recouvre ses sens, ce qui n'est pas probable, elle pourrait laisser la chambre dans le cas où sa présence l'incommoderait. Je reviendra dans quelques heures.

Suivant cet avis, Antoinette fit entrer Jeanne ; mais ne vou-

lant pas courir le risque de tourmenter le mourant, s'il revenait à lui, elle la fit placer derrière l'écran qui avait déjà servi à la cacher elle-même.

Le temps se passait lentement ; aucun autre bruit que celui causé par la respiration saccadée du moribond, ne troublait le silence qui régnait dans toute la demeure. Mues par une délicatesse et une bienveillance de sentiment qui leur fit le plus grand honneur, les autres personnes de la maison évitaient de faire le moindre bruit en marchant ou en parlant.

Un peu après-midi, un léger coup fut frappé à la porte : Jeanne se hâta d'aller ouvrir. C'était un soldat, portant un plateau sur lequel il y avait quelques rafraîchissements que, dit-il, le Docteur Manby lui avait, le matin, recommandé d'apporter au malade.

—Je commence à avoir une meilleure opinion de ces habits rouges, se dit Jeanne en disposant les mets sur une petite table qu'elle approcha près d'Antoinette. Ah ! je le crains bien, vous, belle figure, vous étiez un des pires de toute la bande.

Et elle regardait le blessé qui, par sa contenance, ressemblait à une statue.

Elle invita vivement la jeune femme à prendre quelques rafraîchissements qu'elle disposa devant elle ; mais Antoinette avait pour cela le cœur trop gros de chagrins. Jeanne fut donc obligée d'enlever le plateau intact, et se consola par la pensée que si la jeune cousine de Madame d'Aulnay ne mangeait pas, ce n'était pas au moins pour cette déplorable raison qu'elle n'avait pas quoi manger.

Le soleil s'était couché derrière des montagnes de nuages, laissant ça et là dans le ciel de larges sillons cramoisés : le crépuscule du soir tombait rapidement et ses ombres blafardes rendaient plus pâle et plus lugubre le visage hagard du blessé qui reposait immobile dans son lit. Tout-à-coup il remua, ses

paupières allourdies s'ouvrirent, et, d'une voix faible qu'on avait peine à reconnaître pour celle de Sternfield :

—Es-tu là Antoinette ? demanda-t-il.

Une légère pression de main et un mot doucement modulé furent la réponse.

—Déterminée à me voir jusqu'au bout de mon voyage ! Cette fin doit approcher, car ma vue s'obscurcit singulièrement.

—Le crépuscule arrive, cher Audley : ce pourrait être cela.

—Non, mais mon crépuscule à moi ne verra pas d'autres levers du soleil. Eh ! bien, vraiment, ce n'est pas là la mort d'un soldat : mais elle aurait pu être pire : au moins, je ne souffre pas.

—Et vous avez eu le temps, cher mari, de vous reconcilier avec Dieu.

—Oui, oui, et de dicter, par-dessus le marché, une lettre d'adieu à mes deux jeunes sœurs qui demeurent dans la petite ville du Warwickshire où je suis né. Ah je n'avais pas rêvé, il y a un an, que je trouverais mon tombeau dans les neiges du Canada, et surtout à une période aussi prématurée de ma joyeuse vie. Peut-être aurais-je mieux fait de ne pas exiger de toi cette promesse de secret ; mais tu m'as dit si souvent que notre mariage n'était pas légalement complété, que j'ai craint que s'il venait à être reconnu, tes amis te conseillassent de recouvrir au divorce. En attendant le jour où, sans crainte, tu prendrais possession de la fortune de ta mère, j'espérais qu'il m'arriverait quelque bonne chance : la mort de ton père, par exemple,—à cette heure solennelle, je parle franchement, comme tu vois, Antoinette,—ou d'autres circonstances qui t'auraient mise entièrement, toi et ta réputation, en mon pouvoir. Mais mes rêves, comme ma vie achèvent.

Un long silence, interrompu seulement par les sanglots d'Antoinette, suivit ces sinistres paroles.

—Ecoute-moi, enfant, reprit le mourant ; approche-toi plus près, car j'ai à te faire un aveu que jamais je n'aurais adressé à un être humain : ta douce patience a fini par me toucher, et avant de quitter la terre pour toujours, j'ai à te demander pardon pour tout ce que je t'ai fait souffrir, pour toutes mes cruautés et mes injustices envers toi.

—De tout mon cœur, dit-elle d'un accent touché et en appliquant ses lèvres sur son front recouvert déjà des ombres de de la mort. Puisse Dieu me pardonner toutes mes erreurs comme je vous pardonne !

Il sourit faiblement, et ses doigts serrèrent la main mignonne qui les tenait.

Le crépuscule augmentait toujours. Plus froide devenait la pression des mains du mourant, plus vives étaient les ombres qui se répandaient autour de ses yeux et de sa bouche ; et quand, enfin, la malheureuse jeune femme qui le suivait attentivement des yeux prononça à haute voix son nom, elle n'obtint pas de réponse, ni du regard, ni de la voix.

—Jeanne, ici, venez ici ! dit-elle en poussant un cri perçant.

La vieille femme courut à elle, et, après avoir jeté un coup d'œil sur le visage de marbre de Sternfield, elle dégagea doucement la main d'Antoinette de l'étreinte glacée où elle était encore tenue.

—Comme il a passé doucement ! dit-elle à voix basse.

Des sanglots et des pleurs donnèrent du soulagement au cœur surchargé d'Antoinette.

Un moment après, le Dr. Ormsby entra.

—Emmenez-la à la maison, dit-il avec compassion en la

levant du lit sur lequel elle s'était jetée :—emmenez-la : elle a été assez cruellement éprouvée comme cela. Je verrai à tout.

Involontairement et passivement Antoinette se laissa habiller par Jeanne et embarquer dans la voiture qu'un domestique d'un des officiers était allé chercher.

Arrivées à la maison, la femme de chambre la déshabilla et la mit au lit, ayant préalablement averti Madame d'Aulnay qu'à tout prix elle ne devait pas entrer dans la chambre de sa sa cousine ce soir-là.

Mais ces tendres soins, non plus que la potion calmante qu'elle prit, ne purent chasser la maladie qui, provoquée par tant de secousses, s'approchait à grands pas. D'un lourd sommeil léthargique elle tomba dans le délire. Le médecin fut appelé, et les personnes de la maison apprirent bientôt avec épouvante que Mademoiselle de Mirecourt était dangereusement malade d'une fièvre cérébrale.

XXXIII

Pendant que la jeune femme gisait sur son lit de douleur, insensible à tout ce qui se passait autour d'elle et luttant avec toute l'énergie de la jeunesse contre la maladie et la mort, les dépouilles mortelles du beau et charmant Major Sternfield étaient confiées à leur derrière demeure.

Les mauvaises langues s'en donnèrent à cœur joie avec le nom d'Audley et celui de la malheureuse Antoinette, et si celle-ci avait eu connaissance de la moitié seulement des histoires erronées que la malice inventait et que répétait la légèreté, sa convalescence ne se serait probablement jamais opérée. Toute allusion de cette nature fut soigneusement éliminée, et on usa de soins extraordinaires, d'une grande habileté médicale pour son rétablissement, si bien qu'après huit jours d'anxiété, elle fut déclarée hors de danger. Elle était cependant extraordinairement faible, et celles de ses amies qui furent

admises auprès d'elles, ne manquèrent pas de hocher la tête et de se dire les unes aux autres que jamais elle ne reviendrait entièrement à la santé.

A la première nouvelle de la maladie de sa fille, M. de Mirecourt était accouru à Montréal. Quels qu'eussent été ses premiers sentiments d'indignation et de honte en apprenant la funeste histoire de son mariage secret, l'attaque de maladie dangereuse qu'elle venait de subir, faisant prévaloir sa tendresse paternelle, lui fit renoncer, non-seulement alors, mais même après son recouvrement, aux réprimandes et aux reproches.

Deux mois environs après la mort du Major Sternfield, un après-midi que la malade, cédant aux pressantes instances de sa cousine, s'était rendue dans son charmant petit boudoir, Madame d'Aulnay fut mandée au salon.

Elle revint presque aussitôt.

—Ma chère petite Antoinette,—lui dit-elle en la cajolant,—un vieil ami demande la faveur de te voir : c'est le Colonel Evelyn. Ne le recevras-tu pas ?

Oh ! comme les couleurs de la jeune fille changèrent vite, comme son cœur tressaillit étrangement en entendant ce nom ! Madame d'Aulnay prenant involontairement avantage de ce silence qu'elle regarda comme un assentiment, sortit de suite, et, un instant après, on entendit résonner dans le passage le bruit de pas fermes et assurés. Un épais brouillard, résultat de sa faiblesse ou de son agitation, passa devant les yeux d'Antoinette, et quand elle recouvra possession d'elle-même, elle était seule avec le Colonel Evelyn qui tenait ses mains, et avait ses yeux amoureux tourné vers les siens.

—Vous avez été très malade ? demanda-t-il d'une voix émue.

—Oui, mais je me rétablis rapidement,—répondit-elle en faisant un effort désespéré pour se composer un maintien et en retirant ses mains que le Colonel tenait encore.

Un silence suivit, silence presque pénible pour la jeune fille nerveuse et agitée, car les yeux du militaire étaient fixés sur elle, et sous leur influence elle se sentait singulièrement confuse. Enfin, d'une voix dont les tremblements involontaires disaient que lui aussi subissait une vive émotion, il reprit :

—Me pardonnerez-vous, Antoinette, si, au risque de vous peiner, je fais un retour sur le triste passé, sur cet étrange secret qui a fait plus d'un malheureux ? . . . Est-ce que . . . votre mariage avec Audley Sternfield était la seule raison qui vous a fait rejeter mes propositions ?

Antoinette devint mortellement blême, et appuya ses mains sur sa poitrine comme pour maîtriser son agitation.

—Colonel Evelyn, dit-elle enfin, ne me parlez pas de ma folie passée, du moins jusqu'à ce que j'ai acquis assez de forces pour soutenir les allusions qu'on pourrait en faire. Combien vous avez dû vous étonner de ma démençe ! combien vous avez dû me condamner et me mépriser !

Sa seule réponse fut de l'attirer vivement à lui, et, la pressant ardemment sur son cœur :

—Ma chère Antoinette, lui dit-il à l'oreille, après avoir tant souffert et avoir été aussi rudement éprouvée, vous êtes donc à moi, enfin !

Il n'y avait plus besoin de détour ni de dissimulation, et, d'une voix brisée par l'émotion, elle lui manifesta toute sa gratitude, sa joie son bonheur.

Ils avaient beaucoup à se dire l'un à l'autre. Avec une candeur enfantine devant laquelle cet austère militaire aurait pu s'agenouiller, elle lui raconta l'histoire de cette rude et dure épreuve. Elle hésita, il est vrai, quand elle en vint à la partie où il avait lui-même été acteur dans ce grand drame de la vie à elle, quand elle dut reconnaître combien il était devenu cher à son cœur ; mais elle finit par lui dire tout, ses efforts inces-

sants pour lutter contre son amour naissant, ses tentations et ses souffrances.

Lorsqu'elle eût terminé son récit, — pendant lequel elle avait évité, autant que possible, de mentionner le nom de celui qui l'avait rendue aussi malheureuse, — elle laissa glisser sa tête sur le bras du canapé ; mais Evelyn, l'attirait sur sa poitrine :

—Voilà, dit-il, la seule place où elle doit désormais reposer. O ma bien-aimée, comme l'or que l'on retire purifié de la fournaise, ainsi sortez vous de cette violente épreuve ; vous êtes ce que, dès le commencement, j'avais cru, j'avais espéré que vous étiez.

—Mais, Colonel Evelyn—et elle releva tout-à-coup son visage sur lequel une pâleur de marbre avait remplacé le vif incarnat qui s'y faisait remarquer depuis quelques instants, — on a dit tant de vilaines choses sur mon compte ! Comment pouvez-vous ainsi sans crainte braver le jugement du monde et faire votre femme de celle qui est l'objet de sa censure et, peut-être de son mépris ?

—Il y a bien longtemps déjà que j'ai cessé de m'occuper des jugements ou des opinions du monde, et je ne souffrirai certainement jamais qu'il m'influence là où le bonheur de toute ma vie est en question. Ne tourmentez pas votre esprit par des bagatelles et des fantômes, ma chère Antoinette. Grâce à la miséricorde de Dieu tout-puissant que j'ai si criminellement oublié dans les jours néfastes de ma vie d'adversités et au service duquel vos conseils et vos exemples vont me ramener, l'avenir se lève devant nous brillant et plein de séductions. Le consentement de votre père est déjà obtenu.

Antoinette fit un mouvement de joie inexprimable.

—Oui, continua-t-il, avant de vous renouveler ma demande j'ai cru qu'il n'était que juste de m'adresser à lui. Il a consenti, sans trop d'hésitation, après m'avoir déclaré toutefois que si.

les circonstances n'avaient pas forcé M. Louis Beauchesne de s'expatrier pour toujours, il ne se serait jamais rendu à ma prière.

—Oh ! Colonel Evelyn,—s'écria-t-elle pendant que des larmes tombaient de ses yeux—je suis trop heureuse ; laissez-moi maintenant, car cet excès de bonheur m'accable.

—Chère, vous n'êtes pas plus heureuse que je le suis.

Et il porta tendrement à ses lèvres la main de la jeune fille, dans le second doigt de laquelle brillait l'anneau nuptial qu'y avait passé le Major Sternfield. Comme ses yeux restraient fixés sur ce symbole du lien conjugal, Antoinette rougit douloureusement ; mais il reprit doucement ;

—Un autre le remplacera bientôt ma bien-aimée ; celui-là apportera, espérons-le, plus de bonheur que celui-ci. . . . Mais je dois vous quitter, car cette entrevue a causé assez d'émotions et je dois veiller soigneusement à la conservation du cher trésor que je viens de retrouver.

Antoinette se hâta de monter à sa chambre pour y donner libre cours, par des pleurs et des ferventes prières d'actions de grâce qu'elle adressa au Ciel, à la joie qui remplissait son jeune cœur jusqu'à le déborder. Elle n'avait pas encore recouvré son calme, qu'un léger coup fut frappé à la porte et que Madame d'Aulnay, moitié sanglotante, moitié souriante, se précipitait dans ses bras.

—Ma pauvre petite cousine ! s'écria-t-elle, n'est-ce pas comme un roman, un conte de fée. Je viens de laisser mon oncle de Mirecourt qui est dans la Bibliothèque avec ce cher Colonel Evelyn ; les choses marchent aussi bien que le cœur puisse le désirer.

—Et mon cher papa a donné son entier consentement ?

—Oui, et c'est bien ce qu'il avait de mieux à faire.—dit

Lucille d'un air significatif.—Il savait très bien qu'après l'éclat qui a accompagné la mort de Sternfield et la divulgation du secret qui avait été si scrupuleusement gardé jusque-là, il n'aurait pu facilement te trouver un mari convenable. La bonne et honorable conduite d'Evelyn y a été, aussi, pour beaucoup. Pendant que tu étais en proie aux premières attaques de la fièvre, le Colonel est venu ici presque fou de douleur à la nouvelle du danger que tu courais. Ton pauvre père se trouvait par hasard dans la chambre où il fut introduit par la distraite Justine qui, comme les autres domestiques, semblait avoir perdu l'esprit ; ils échangèrent quelques paroles ensemble, ayant eu, comme tu sais, occasion de faire connaissance dans le mémorable voyage de mon oncle de Mirecourt à Québec. Je ne sais pas exactement comment les choses se passèrent, mais toujours est-il que le Colonel Evelyn ouvrit entièrement son cœur à ton père, lui fit part de ses craintes, de ses espérances, de ses sentiments, et reçut de lui la sanction de sa demande dans le cas où tu reviendrais à la vie, ce qui, alors, paraissait très-douteux. Nous nous sommes accordés tous ensemble à ne pas courir le risque de t'agiter à ce sujet jusqu'à ce que tu fusses suffisamment rétablie pour permettre à ton fiancé de plaider sa propre cause auprès de toi. . . . Et maintenant, que penses-tu de mes talents en fait de diplomatie ? Deux maris dans le court espace d'une année ! Toutes les jeunes filles de la campagne vont être jalouses de profiter de mon hospitalité. . . . Mais voici ce cher tyran de Docteur. Il va être intrigué par le degré rapide auquel ton pouls doit battre maintenant.

A un an de là, en dépit des opinions de certains amis et connaissances de la famille qui avaient obligeamment décidé qu'Antoinette devait de suite entrer dans un couvent ou se retirer sans délai en la solitude de Valmont pour y vivre et mourir dans la plus étroite réclusion, elle fut publiquement unie au Colonel Evelyn. Il est difficile de dire si ce fut la surprise ou l'indignation qui prévalu ; mais plus d'une jolie Dame exprimèrent en termes peu mesurés le mépris qu'elles avaient

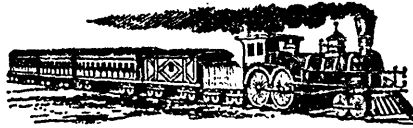
pour le Colonel Evelyn mariant une jeune fille qui s'était rendue aussi notoire.

Nous n'en dirons pas davantage sur la destinée nouvelle d'Antoinette. Le bonheur rendit bientôt à sa délicate constitution la santé qui avait commencé à succomber si rapidement sous les vicissitudes et les épreuves de sa jeunesse. A son mari dévoué qui l'idolâtrait elle procura cette félicité sans nuages que pendant tant d'années de sa vie il avait désespéré de jamais connaître, et, en assurant son bonheur, elle fit le sien.

Louis Beauchesne qui, grâce au concours de quelques amis, fut assez heureux pour s'échapper du Canada malgré les perquisitions actives qui furent dirigées contre lui, ne revint jamais en ce pays. Il fut accueilli avec empressement en France où, à cette époque, on recevait à bras ouverts les Canadiens qui laissent leur pays natal pour venir vivre sur le sol de la mère-patrie. Quelques années plus tard, il forma de nouveaux liens et des amitiés nouvelles qui lui procurèrent le bonheur, mais qui ne lui firent jamais oublier ceux de son enfance et de sa jeunesse.

Le savant M. d'Aulnay retourna à ses livres avec une nouvelle ardeur, après l'étrange période de trouble et de confusion qui avait passé sur son ménage. Sa jolie femme continua ses coquetteries d'autrefois et fut toujours prête à aider ses jeunes amies dans leurs affaires de cœur, mais elle professa jusqu'au dernier instant de sa carrière une prudente horreur des mariages secrets.

MADAME LEPROHON.



CHEMIN DE FER INTERCOLONIAL

1887 — ARRANGEMENTS D'ETE — 1887

A partir de mai, les trains de ce chemin de fer circuleront tous les jours, les dimanches exceptés, comme suit :

LAISSERONT LA POINTE-LEVIS

| | |
|-------------------------------|------------|
| Pour Halifax et St-Jean | 8.00 A.M. |
| Pour la Rivière-du-Loup | 11.25 P.M. |
| Pour la Rivière-du-Loup | 5.25 P.M. |

ARRIVERONT A LA POINTE-LEVIS

| | |
|-----------------------------|-----------|
| De Halifax et St-Jean | 6.45 P.M. |
| De la Rivière-du-Loup..... | 1.47 P.M. |
| De la Rivière-du-Loup..... | 5.00 A.M. |

Le char Palais qui part de Lévis, le mardi, le jeudi et le samedi, se rend directement à Halifax, et celui qui part le lundi, le mercredi et le vendredi se rend à St-Jean.

Tous les trains circulent sur l'étalon chronométrique de l'Est.

D. POTTINGER,

Surintendant en chef.



DEPARTEMENT DU REVENU DE L'INTERIEUR.

ACTE à l'effet de modifier et refondre tels que modifiés les divers actes concernant la falsification des substances alimentaires et des drogues—1884.

Cet acte est maintenant en opération et ses dispositions sont mises en force.

Les manufacturiers et les vendeurs de substances alimentaires falsifiées sont sujet à des amendes élevées, sur conviction de contravention à la loi, et sont prévenues que plusieurs accusations ont été prouvées et amendes exigées.

Le public est prié de ne pas oublier que d'après les dispositions de cet Acte, les Conseils Municipaux peuvent nommer des Inspecteurs et obtenir les services du Chimiste-analyste officiel dans leur district moyennant la moitié des taux réglés par l'Acte, l'autre moitié étant payée par le Département du Revenu de l'Intérieur.

Toutes personnes peuvent bénéficier de la mise en opération de cet Acte, et des services du Chimiste-analyste, en se conformant aux dispositions de cet Acte.

EDWARD MIALI,
Commissaire du Revenu de l'Intérieur.

Ottawa, novembre 1886.

CHEMIN DE FER DU GRAND TRONC.

1887—ETÉ—1887

HEURES

| DE | POUR | DÉPART | ARRIVÉE |
|----------|-------------------------|------------|------------|
| Montréal | Québec | 10.15 p.m. | 7.00 a.m. |
| " | " | 8.10 a.m. | 1.55 p.m. |
| Québec | Montréal | 8.30 p.m. | 6.00 a.m. |
| " | " | 2.00 p.m. | 8.40 p.m. |
| Montréal | Portland | 10.15 p.m. | 12.05 p.m. |
| " | Island Pond | 3.15 p.m. | 9.30 p.m. |
| " | Toronto | 1.00 p.m. | 6.30 p.m. |
| " | " | 8.55 a.m. | 10.40 p.m. |
| " | " | 8.55 p.m. | 8.55 a.m. |
| " | St. Jean | 4.30 p.m. | 5.30 p.m. |
| " | " | 4.20 p.m. | 5.20 a.m. |
| " | " | 8.30 a.m. | 9.20 a.m. |
| " | " | 8.30 p.m. | 9.20 p.m. |
| " | Lake Champlain Junction | 4.00 p.m. | 6.25 p.m. |
| " | Ottawa | 8.50 a.m. | 12.20 p.m. |
| " | " | 4.40 p.m. | 8.00 p.m. |

CHARS PALAIS ET CHARS DORTOIRS

DANS TOUTES LES DIRECTIONS

La ligne la plus avantageuse dans toutes les parties du pays

PASSAGES AU PLUS BAS PRIX POUR TOUS LES POINTS
DE LA NOUVELLE-ANGLETERRE.

Agents dans toutes les villes du Canada

J. HICKSON, *Gérant-général* }
W. WAINWRIGHT, *Ass.-gérant* } MONTREAL.

STATUTS DU CANADA

Prix des Statuts en vente au bureau de l'imprimeur de la Reine, Ottawa.

B. CHAMBERLIN,

OTTAWA, 5 Janvier 1887.

Imprimeur de la Reine.

PROVINCE DU CANADA

| | \$ | c. | | \$ | c. |
|-------------------------------|----|----|---------------------------------|----|----|
| Statuts Refondus H. C. | 3 | 25 | Code Civil | 1 | 00 |
| “ “ B. C. | 2 | 25 | Lois Criminelles en 1 vol. | 1 | 80 |
| Code de Procédure Civil. | 1 | 50 | Ordres en Conseil, a 1874. | 1 | 25 |

PUISSANCE DU CANADA

| Vic. | | \$ | c. | Vic. | | \$ | c. |
|------|-----------------------|----|----|------|-------------------------------|----|----|
| 32 | Statuts de 1869 | 1 | 50 | 42 | Statuts de 1879, Vol. I. | 1 | 25 |
| 33 | “ 1870 | 0 | 50 | “ | “ Vol. II. | 0 | 40 |
| 34 | “ 1871 | 0 | 80 | “ | “ Vols. I, II. | 1 | 50 |
| 35 | “ 1872 | 2 | 00 | “ | 1880, Vol. I. | 1 | 25 |
| 36 | “ 1873 | 1 | 60 | “ | “ Vol. II. | 0 | 50 |
| 37 | “ 1874. | 1 | 43 | “ | “ Vols. I, II. | 1 | 60 |
| 38 | “ 1875, Vol. I. | 1 | 50 | 44 | “ 1881, Vol. I. | 0 | 80 |
| “ | “ Vol. II. | 0 | 80 | “ | “ Vol. II. | 0 | 60 |
| 39 | “ 1876, Vol. I. | 0 | 50 | “ | “ Vols. I, II. | 1 | 25 |
| “ | “ Vol. II. | 0 | 80 | 45 | “ 1882, Vol. I. | 1 | 00 |
| “ | “ Vols. I, II. | 1 | 50 | “ | “ Vol. II. | 1 | 00 |
| 40 | “ 1877, Vol. I. | 1 | 00 | “ | “ Vols. I, II. | 2 | 00 |
| “ | “ Vol. II. | 0 | 60 | 46 | “ 1883, Vol. I. | 1 | 60 |
| “ | “ Vols. I, II. | 1 | 50 | “ | “ Vol. II. | 0 | 60 |
| 41 | “ 1878, Vol. I. | 0 | 50 | “ | “ Vols. I, II. | 2 | 00 |
| “ | “ Vol. II. | 0 | 35 | “ | 1884, Vols. I, II. | 2 | 00 |
| “ | “ Vols. I, II. | 1 | 00 | “ | 1885, Vol. I. | 1 | 50 |
| | | | | “ | 1886, Vol. I. | 1 | 50 |